Document généré le 24 avr. 2024 21:42

Liberté

Aperçus

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 40, numéro 3 (237), juin 1998

Rina Lasnier

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31831ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1998). Aperçus. *Liberté*, *40*(3), 74–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

APERÇUS

Comment rendre compte d'un commerce intermittent de plus de vingt ans avec une personne qu'on a bien aimée? J'y ai pensé longtemps avant d'oser écrire un mot. Je trouvais la responsabilité grande et ma mémoire, peu sûre. Je n'ai eu de Rina Lasnier que des «aperçus», par des visites, des conversations, des lettres, des livres de sa bibliothèque dont j'ai hérité. Des «aperçus», voilà en fin de compte ce que je pouvais donner de plus juste. Vouloir davantage aurait été illusoire.

*

À travers l'œuvre de Rina Lasnier, on imaginait peut-être une dame hautaine, compassée ou difficile d'accès, alors qu'elle était la bienveillance même, la pétulance, la gentillesse[1] attentive et taquine. Elle en imposait moins par la façon d'être que par cette certitude qu'on avait devant elle: qu'elle fréquentait quelque chose de mystérieux, d'impérieux, d'inhabituel, qui l'isolait, qu'elle avait abandonné quelques heures pour être tout à vous, mais qu'elle allait retrouver dès que vous passeriez la porte. Elle en imposait aussi par une force spirituelle, une

1. Elle avait pourtant horreur des mots «bonté» et «gentil»!

volonté inflexible qu'on devinait. Un jour, dans son jardin de la rue Lavaltrie, à Joliette, j'ai entendu deux fillettes cachées derrière la haie l'interpeller grossièrement avant de se sauver. C'est la seule fois que je l'ai vue se raidir, comme sous l'effet d'une douleur violente, brusquement revenue. Le temps que je m'aperçoive du changement et qu'elle s'aperçoive que je m'en apercevais, l'enjouement avait repris le dessus. Car elle aimait rire. Avec un grand bonheur, elle racontait un dîner du Pen Club à Paris où elle s'était trouvée assise à côté de Guillevic, dans un feu roulant de plaisanteries irrésistibles qu'elle n'avait pas oublié.

*

Elle ne s'est pas souciée de garder la poésie dans des limites raisonnables[2]. Elle exprimait sa désapprobation de l'autolimitation en la qualifiant de «masculine» ou de «cérébrale» (ce qui, de sa part, revenait à peu près au même et n'était pas très laudatif[3]). *La déraison tournante des étoiles*[4] l'attirait davantage que les jardins à la française. L'abondance était à ses yeux synonyme de

2. Elle approuvait ces mots de la préface de Jouve à *Sueur de sang:* «Dans son expérience actuelle, la poésie est en présence de multiples condensations à travers quoi elle arrive à toucher au *symbole* — non plus contrôlé par l'intellect, mais surgi, redoutable et réel.» (Paris, Éditions des cahiers libres, 1934, p. 15)

3. Cette désapprobation peut mettre sur la voie de ce qu'elle envisageait comme l'idéal d'une poésie *de femme*: quelque chose de plus libre, de plus souple, de plus ample, de plus ouvert, qui souffre de moins de contention d'idées qu'une poésie *d'homme*, telle qu'elle la voyait parfois dans René Char, mais qui montre néanmoins constamment une force équivalente, obtenue par d'autres moyens, plus organiques, souffle et musculature métaphorique, rythmique, verbale, si on veut. C'est ce que j'ai cru percevoir dans sa conversation, surtout quand il était question de Mallarmé ou de Hopkins qu'elle appelait, un peu trop vite à mon goût, «le Mallarmé anglais».

4. *La Salle des rêves*, Montréal, HMH, 1971, p. 25.

générosité. Écrire beaucoup, publier beaucoup, c'était donner sans compter[5]. Et on ne pouvait rien donner de trop beau.

*

Rue Lavaltrie, elle avait de vieux peupliers deltoïdes qui perdaient beaucoup de branches. En dépit du danger, elle hésitait à s'en défaire, tant elle aimait voir le vent les bouleverser. Elle sortait pour ne rien manquer du spectacle. Échevelée, elle jubilait: «J'aime ce vent!» Après les tempêtes, il fallait engager des jeunes pour déblayer.

*

Pourquoi est-ce à elle, et à elle seule, que j'ai écrit un jour de l'hiver 1969-1970, à peine arrivé ici et ne connaissant personne? Est-ce seulement la curiosité qui m'a guidé?

*

Sa longue expérience de la poésie l'avait dotée d'un flair hors du commun. Elle mettait instantanément le doigt sur ce qui clochait dans un vers ou un poème. Les corrections qu'elle proposait lui ressemblaient trop pour qu'on les signe, mais elle avait fait l'essentiel: vous plonger dans l'incertitude, la déception, la conscience de votre insuffisance et la recherche de vos propres solutions, toujours plus loin.

*

J'ai été étonné d'entendre une fois (à la radio, peut-être) que sa poésie avait été marquée par le surréalisme, alors que je ne l'avais jamais vue manifester d'intérêt

5. Je ne veux pas dire par là: écrire et publier tout ce que la spontanéité lui inspirait. Il fallait que tout soit médité et «concerté» — mot si souvent entendu qu'elle devait y tenir particulièrement.

dans ce sens. Si elle s'est intéressée à l'inconscient dans la poésie, je crois que c'est par l'intermédiaire de Jouve. Dans son exemplaire de *Sueur de sang* (l'édition originale), les annotations révèlent de l'intérêt pour de nombreux poèmes[6], et bien entendu pour la préface. Plus tard, elle a suivi Jouve dans les éditions originales de *Diadème* (1949), de *Langue* (1954), de *Lyrique* (1956) et de *Moires* (1962), avec des signes d'approbation persistants.

*

Au début de *L'Échelle des anges*, elle était en panne. Elle prend les grands moyens: elle va voir Marthe Robin[7] à Châteauneuf-de-Galaure et lui expose la situation.

— Voilà où j'en suis. Ai-je tort de m'acharner? De vouloir abandonner? Est-ce un sujet hors de portée? Que faut-il faire?

— Vous trouverez.

Elle rentre chez elle et, quelque temps après, le livre est terminé. Je rapporte l'épisode comme je l'ai entendue le raconter, à Joliette, rue Archambault.

*

Dans la maison de la rue Lavaltrie, le temps et l'espace étaient personnels. D'où venait l'évidence qu'on entrait chez quelqu'un? Peut-être du seul fait qu'elle habitait sa demeure, quand de plus en plus d'intérieurs ont l'air habités par des gadgets électroniques qui auraient expulsé les occupants. Il y avait un téléphone mural démodé, qui vous accueillait toujours bien, par les mots «J'écoute?», prononcés d'une voix un peu traînante et ascendante. Le téléphone servait à négocier les visites.

6. Notamment «Cerf de la nuit», qu'une note de sa main compare à «The Hound of Heaven» de Thompson.

7. Sur Marthe Robin, voir Jean Guitton, *Portrait de Marthe Robin*, Paris, Grasset, 1985.

À part lui et un tourne-disque que j'ai vu fonctionner une fois, la technologie avancée était représentée par un rétroviseur de camionnette orientable, fixé derrière la fenêtre de la cuisine pour observer les geais à la mangeoire sans être vu.

*

«J'ai préféré l'amitié à l'amour»; «J'ai voulu garder l'esprit droit» — phrases entendues quel jour? Sûrement plus d'une fois, sinon je ne les aurais pas retenues.

*

Dans la poésie française moderne, son goût la portait surtout vers des poètes comme Claudel, Saint-John Perse, Milosz (l'oncle Oscar des *Sept solitudes*, pas Czeslaw), Segalen[8], Marteau[9], qui avaient pris leurs distances par rapport à la tradition métrique locale en se tournant vers des traditions lointaines ou plus anciennes. Elle a aimé aussi fréquenter Yeats, Eliot, Erik Lindegren[10], Francis Thompson, Tagore[11], Pessoa, Cavafy, parmi bien d'autres.

8. Dans son exemplaire d'*Odes suivies de Thibet*, de Segalen, (Paris, Mercure de France, 1963), elle a marqué d'un trait des passages où elle devait reconnaître une parenté avec son rythme et son usage des mots, par exemple: *Tu n'es point comme eux poudré de sable et de brique* (p. 18); *Toute l'abondance a cataracté sur moi* (p. 35); *Où est le fond, où est le mont amoncelé d'apothéose / Où vit cet amour inabordé?* (p. 77). Je ne me rappelle pas si elle connaissait *Les Barricades mystérieuses* d'Olivier Larronde (réédition: Décines, Isère, L'Arbalète, 1990), qu'on redécouvre ces temps-ci avec un certain étonnement. Elle aurait pu y trouver aussi quelques affinités avec son art des mots.

9. Dès *Royaumes* (Paris, Éditions du Seuil, 1962), annoté avec un intérêt manifeste.

10. L'introducteur de Saint-John Perse en Suède, auteur du *Sacre de l'hiver* (poèmes transcrits du suédois avec une introduction par Jean-Clarence Lambert, Paris, Mercure de France, 1962).

11. Sa prose me paraît devoir beaucoup à celle de *L'Offrande lyrique* (traduction d'André Gide, Paris, Gallimard, 1947), livre qu'elle a passionnément annoté.

Dans le passé, le climat, les couleurs de Byzance, de la Perse, de l'Arabie, de la Chine, de l'Orient biblique semblaient mieux lui convenir que celles de l'Occident. Sa curiosité n'a eu de frontières ni dans l'espace ni dans le temps. Elle a toujours trouvé l'air, la lumière, la nourriture où elle voulait. Alors, l'enfermement stérile de la «grande noirceur», qu'on accuse de tant de méfaits? Aurait-il été une extinction des feux provoquée d'abord par un manque de curiosité? En pensant à elle, j'aurais tendance à répondre oui. Canadienne-française, elle l'était profondément et jusqu'au bout des ongles, mais absolument sans peur, tout à fait librement, aux antipodes du «mauvais pauvre», avec une grande faim de découvertes et sans complexes exagérés, ni d'infériorité ni de supériorité. Il aurait fallu une armée pour l'empêcher de faire à sa guise (et encore).

*

Elle a eu le loisir d'écrire à plein temps pendant de longues années. Était-ce vraiment un privilège? Pour faire de la poésie l'activité principale d'une vie[12], il doit falloir une foi que j'ai peine à imaginer. Elle avait cette foi, avec les doutes qui gardent la foi du fanatisme. Mais foi en quoi, au juste? Je dirais, sans être trop sûr, mais avec assez de confiance tout de même: foi dans l'importance de l'art comme meilleure voie, pour certains, de croissance spirituelle, dans le sens de la vieille idée de catharsis et de la nouvelle idée de sublimation. Sa fréquentation fidèle de Lanza del Vasto paraît corroborer ce rapprochement entre poésie et exercice spirituel. Les exercices physiques de spiritualité proposés dans *Approches de la vie intérieure*[13], elle semble, d'après ses

12. Comme elle l'avait lu dans *La Vie recluse en poësie*, de Patrice de la Tour du Pin (Paris, Plon, 1938).
13. Paris, Denoël, 1962, 335 pages.

notes, les avoir réellement essayés. Et elle a semé *La Montée des âmes vivantes*[14] de commentaires si extraordinairement enthousiastes que je me demande si un autre livre contemporain a eu autant d'importance pour elle.

*

Dans le jardin de la rue Lavaltrie, les seringas étaient sa principale fierté. Elle avait des secrets pour en conserver l'éclat et le parfum d'année en année: ne jamais couper que les branches mortes et jeter une poignée de Milorganite au pied. À propos du Milorganite, elle ajoutait à voix basse, d'un air de conspiratrice sortie d'un tunnel: «Ça vient des égouts de Chicago.»

*

Elle entreprenait la lecture d'un livre quand le bruit médiatique l'avait oublié. Alors elle se sentait libre de l'ouvrir et un dialogue passionné, quelquefois houleux, commençait. Rien ne la laissait sans réaction.

*

Elle déconseillait les relations trop étroites entre poètes ou écrivains. Tous étaient des collines séparées qui devaient se résigner à l'infranchissabilité géographique.

*

Sur Saint-Denys Garneau: «Ses poèmes le composent. Ses analyses le décomposent[15].» La préface de Gilles Marcotte semble l'avoir intéressée autant que le Journal lui-même. Elle a suivi de très près, le plus souvent dans les éditions originales, ses compatriotes qui «se composaient» par la poésie: Alain Grandbois, Anne Hébert,

14. Paris, Denoël, 1968, 283 pages.
15. Note de sa main à la page 124 du *Journal* (Montréal, Beauchemin, 1954).

Alphonse Piché, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Fernand Dumont[16], Gaston Miron, entre autres.

*

Elle avait beaucoup aimé les voyages et racontait des choses vues qui révélaient une intense curiosité pour les gens et leurs coutumes, plus que pour les lieux, et le souci d'extraire et de retenir la beauté: la courtoisie fastueuse d'un Arabe sur je ne sais quelle montagne du Maghreb; un enterrement juif auquel elle avait assisté dans quel pays?

*

On a qualifié Rina Lasnier de «mystique». On aurait peut-être vu plus juste en disant simplement qu'elle essayait d'être chrétienne avec honnêteté et profondeur. Elle lisait la théologie ou des essais apparentés[17],

16. Avant les essais qui l'ont rendu célèbre, Dumont a publié des poèmes (notamment *L'Ange du matin*, Montréal, Éditions de Malte, 1952) qu'elle appréciait grandement.

17. *La Fuite devant Dieu*, de Max Picard (traduit de l'allemand par J.-J. Anstett, Paris, Presses Universitaires de France, 1956), lui avait fait une forte impression. Dans son exemplaire du livre, de très nombreux passages sont marqués d'un signe d'approbation, notamment quand Picard développe le parallèle entre le «monde de la foi» et le «monde de la fuite», dans sa méditation sur le corps, l'âme et l'esprit des mots et dans ses réflexions sur le triple rythme (du mot au mot, du mot au silence et du silence au silence). Curieux personnage que ce Picard, systématique comme Spengler et lyrique comme Kierkegaard: «Plus d'un tente d'être pire qu'il ne l'est par soi-même: il a peur de ne pas même sentir le mal et de ne pas se sentir alors non plus lui-même s'il ne le grossit pas. Il expose le mal comme une enseigne où il lit qu'il est ici chez soi; il la lit lui-même, il ne le saurait pas sans cela, et les autres la lisent qui fuient avec lui; il y a comme un accord parmi ceux qui fuient pour considérer que ce mal est simplement une enseigne: ici, il y a quelqu'un; ici, il y a certainement quelqu'un; ici, il y a distinctement quelqu'un; ici, entouré de cette bordure de mal, on rencontre certainement un homme; on peut, un instant, s'accrocher à lui et il peut se raccrocher à soi-même, au bord solide du mal.» (p. 24)

méditait les deux Testaments (surtout le destin des femmes qui s'y manifestent) et s'intéressait aux confessions sœurs — la protestante, où elle voyait la profondeur de l'âme; l'orthodoxe, où se manifestait la beauté de l'esprit —, sans négliger pour autant le judaïsme, l'Islam, le bouddhisme, les religions primitives. Elle était d'une grande piété, mais sans faire état ni étalage de ses dévotions.

*

Quand je lui demandais son avis sur des poètes, elle protestait: « Vous me donnez la corde pour me pendre! » Ce qui ne l'empêchait pas, une autre fois, de changer le nom de Gatien Lapointe en « La pointe émoussée », d'appeler Jaccottet « poète mineur » ou de dire d'un cuisinier venu lui lire des vers: « C'est sûrement un bon cuisinier ». Qui donc trouvait tout à fait grâce à ses yeux, sans un « mais », sans une hésitation? 'Umar Khayyâm, si je me rappelle bien. Ils s'entendaient comme larrons en foire. Elle avait eu une grande affection pour *Pays voilés. Existences*, de Marie-Claire Blais. « Mais pourquoi s'est-elle mise à écrire des romans? Et Anne Hébert? » Perplexité: les romans ne paraissaient pas lui dire grand-chose. Les seuls que je me rappelle l'avoir entendue louer sont *Histoires de Jacob, Le jeune Joseph, Joseph en Égypte* et *Joseph le nourricier*, de Thomas Mann.

*

Son œuvre a suscité la contradiction. Je suppose qu'elle la suscitera encore, par son esthétique particulière ou son inspiration chrétienne. Elle-même ne paraissait pas soucieuse de faire l'unanimité. Devant l'approbation générale, je crois qu'elle se serait inquiétée. Cherchait-elle

même l'assentiment de quelqu'un[18]? Il arrivait qu'elle me montre des poèmes qu'elle venait d'achever: «Que vous en semble?» J'avais la nette impression qu'elle n'attendait pas de réponse, que son idée était faite et l'affaire, classée. Je me demandais: «D'où vient le caractère si spécial de sa poésie?» Je me répondais: «Du fait que c'est une œuvre de solitude. Les contacts et les échanges arrondissent les angles, réduisent les excroissances, rapprochent la poésie d'un dénominateur commun d'école ou d'époque, et la solitude fait le contraire. Alors, vive la solitude!»

*

La «beauté» en poésie, qu'entendait-elle par là? C'était à ses yeux une caractéristique des grands accomplissements, catégorie au-dessus du lyrisme quotidien. Un sens de la richesse par accumulation, par emboîtement d'images dans une charpente fruste mais solide, souvent comparable aux enchaînements bibliques. Il devait y avoir pour elle un rapport entre un «beau» poème et une caverne d'Ali Baba. Richesse de la puissance, puissance de la richesse. Mais on trouve aussi, dans son œuvre, des poèmes limpides, dépouillés, qui font plus entendre un petit vent que la musique de la caverne. Richesse de Salomon, associée à la sagesse, mais aussi conscience que ce roi, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme... Deux pôles, et tout l'espace

18. Si elle collectionnait minutieusement les articles favorables à son œuvre, c'était, je crois, pour apaiser ses doutes, mais les articles n'apaisaient rien. Je soupçonne cette même incertitude sur son œuvre de lui avoir fait prendre sur la poésie, à l'occasion, des positions péremptoires et intransigeantes, comme par besoin de se donner, pour persévérer dans une entreprise difficile, un cap, un but exclusifs et d'une solidité à toute épreuve.

entre eux pour respirer, comme dans les deux poèmes successifs «Mes larmes... et mon rire».

*

Dans *Chant perdu*, dernier recueil publié, on lit ces deux vers isolés:

> *Tant de faux apparoirs, tant de simagrées*
> *pour cacher quelques larmes sans feu ni lieu...*[19]

Après un si grand déploiement de livres, dire en deux vers perdus, en bas d'une page, sous trois étoiles, que tout a été moins que rien? Chasser l'activité d'une vie d'un coup de pied, comme une boîte de conserve vide? C'était plus qu'un exercice de détachement: un arrachement, un reniement qui m'ont d'abord étonné par leur violence et ne m'étonnent plus, quatorze ans plus tard. La violence (comme exercice de la force? ou confiance dans la force?) était présente dans toute son œuvre; fallait-il qu'un jour elle s'exerce aussi à ses dépens, comme le couronnement des doutes qui l'avaient accompagnée depuis le début? C'était peut-être, aussi bien, la lucidité chrétienne qui lui faisait voir, dans les prestiges de la littérature, un leurre ou une fumée pour lesquels on n'est que trop naturellement porté à vendre son âme. Je ne sais pas. Toujours est-il qu'après *Chant perdu*, il m'a semblé que l'entreprise de détachement lancée par ce coup de pied prenait de plus en plus d'ampleur.

*

À la résidence de la rue Barthélemy Nord, à Joliette, puis à celle de Saint-Jean, rue Jacques-Cartier Nord, je l'ai

19. *L'Ombre jetée II*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, p. 222.

trouvée dépaysée. Elle semblait manquer de solitude volontaire, tolérer difficilement la dépendance, trouver un peu ridicule l'animation culturelle joyeuse qu'on déployait autour de la vieillesse avec beaucoup de bonne volonté, mais une intelligence limitée. La dernière fois que je l'ai vue, à Saint-Jean, elle venait de regarder à la télévision une émission sur l'univers qui l'avait transportée d'émerveillement. Elle m'a entraîné dehors, sur le pont qui sépare Saint-Jean d'Iberville. C'est là que j'ai entendu sa dernière anecdote. Quand elle avait dix-huit ans (ou à peu près) et que des visiteurs qu'elle n'aimait pas se présentaient à la maison, elle sautait par la fenêtre avec la complicité de son père et venait là, sur la langue de terre qui s'avance dans le Richelieu. Elle s'asseyait par terre et écrivait. Un vieux monsieur, qui se promenait souvent sur le pont, l'avait vue et, un jour, lui avait offert un petit banc de bois qu'il avait fabriqué. Elle racontait l'anecdote avec une gratitude inchangée depuis les années vingt.

*

Elle a été pour moi de ces amis avec qui la communauté de goûts, d'opinions ou de tempérament importe jusqu'à un certain point, mais moins que la gratitude à l'idée qu'ils existent, qu'ils sont là, même si les circonstances réduisent à peu de chose les contacts avec eux.